Le principe d'interprétation dialogique

Catherine Kerbrat-Orecchioni

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3437>

DOI : [10.4000/praxematique.3437](https://doi.org/10.4000/praxematique.3437)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1989

Pagination : 43-58

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Catherine Kerbrat-Orecchioni, « Le principe d'interprétation dialogique », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 13 | 1989, document 3, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3437> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3437>

Catherine KERBRAT-ORECCHIONI
 Université Lumière - Lyon 2

LE PRINCIPE D'INTERPRETATION DIALOGIQUE

Qu'est-ce qu'interpréter un dialogue ? Cet article n'a certes pas l'exorbitante prétention de fournir réponse à une telle question.

Reformulons-là donc : étant donné un énoncé E1 produit en T1 par un locuteur L1, qui donne lieu à un enchaînement E2 produit en T2 par un locuteur L2, dans quelle mesure faut-il tenir compte de E2 pour assigner à E1 une interprétation sémantique et pragmatique ?

Parmi les spécialistes d'analyse de conversations, il est en effet une attitude actuellement bien attestée, qui consiste à admettre le principe baptisé par J. Moeschler "Principe d'interprétation dialogique" (désormais PID), selon lequel seule doit être prise en compte dans l'analyse la valeur de E1 qui sert de base à l'enchaînement E2 - attitude qui, dans sa forme radicale du moins, me semble personnellement contestable, parce qu'illusoire et réductrice.

1 - PRESENTATION DU PID

1.1 - La première formulation de ce principe, on la trouve comme il se doit chez les tenants de "l'analyse conversationnelle" *stricto sensu* : c'est par l'enchaînement qu'il produit au sein d'une "paire adjacente", nous disent en substance les ethnométhodologues, que L2 indique à L1 - et indirectement aux autres récepteurs éventuels de l'énoncé - le traitement interprétatif qu'il a infligé à la première partie de ladite paire (Schegloff et Sacks, 1973:297-8) :

"By an adjacently positioned second, a speaker can show that he understood what a prior aimed at" et "The doer of a first can see that what he intended was indeed understood, and that it was or was not accepted. Also, of course, a second can assert his failure to understand, or disagreement, and inspection of a second by a first can allow the first speaker to see that while the second thought he understood, indeed he misunderstood".

Notons que ces formules se contentent d'énoncer l'idée suivante : c'est par l'enchaînement (et lui seul) que se trouve *exhibée*, dont rendue accessible (à L1, et à l'analyste), l'interprétation que L2 (et lui seul) a effectuée de E1 - idée qui semble assez incontestable, à cette réserve près toutefois, sur laquelle nous reviendrons : ce que l'enchaînement exhibe, c'est en fait l'interprétation que L2 *prétend* avoir effectuée de E1.

1.2 - Plus radicales sont certaines reformulations que l'on rencontre de ce principe, sous la plume en particulier de J. Moeschler :

"PID = Toute interprétation d'un constituant conversationnel Ci (...) est un fait dialogique, i.e. déterminé par le constituant conversationnel Cj enchaînant sur Ci.

Ce principe pose, on l'aura compris, que l'interprétation d'un constituant passe obligatoirement par l'interprétation des réactions à ce constituant, réactions exprimées dans le ou les constituant(s) ultérieurs(s)" (Moeschler et Reboul 1985:26).

"Le sens d'un constituant conversationnel, i.e. l'interprétation qui lui est assignée, est fonction de l'enchaînement auquel il donne lieu (...). Ce principe stipule donc que l'interprétation est fonction de la nature de la réaction à laquelle il donne lieu" (Moeschler 1986:150 et 151).

"L'interprétation d'un constituant intervention Ci d'un énonciateur Ei est le fait d'un constituant Cj de Ej ultérieur à Ci" (Moeschler 1987:139).

Ainsi : l'interprétation de ce qui se passe en T1 est "déterminé par" / "fonction de" / "le fait de", elle "passe *obligatoirement* par" ... ce qui se passe en T2 - expressions qui dans leurs différentes variantes ne sont pas des plus claires, mais qui affirment à coup sûr la chose suivante : en analyse des conversations, seul est *pertinent*, pour un constituant donné, le sens qui en est *traité* dans l'enchaînement dialogal, et réinjecté dans le circuit d'échange. Toutes les autres valeurs virtuelles n'ont pas à être prises en considération, l'argument invoqué étant qu'un tel traitement évite les spéculations hasardeuses tributaires de la subjectivité de l'analyste, et qu'il s'en tient aux observables, faisant de L2 le seul dépositaire du sens de ce qu'a dit précédemment L1.

Dans l'article (au demeurant fort intéressant) qu'il consacre au compliment, J.M. Marandin (1987a:83) est encore plus catégorique :

"En une formule, l'interprétation de E1 (du tour E1, dans son site d'occurrence), c'est E2 (...). Ce principe est radical, et il doit être rapporté à l'objectif de l'ethnométhodologie : décrire des formes d'accomplissement, ici une conversation. Un coup qui n'est pas joué, dans une partie d'échecs, ne compte pas dans le déroulement de la partie : de la même manière une interprétation qui n'est pas montrée par un conversant ne contribue pas à l'accomplissement de la conversation, ou si elle y contribue, elle est inaccessible à la description de la conversation".

Degré ultime de la "radicalisation" : "x est *fonction* de y" devient ici "x est y" - ce qui est à la lettre inacceptable : si l'on peut à la rigueur admettre que E2 *présuppose* une interprétation particulière de E1, dont en même temps il témoigne, on ne saurait identifier à E2 cette interprétation. Plus fondamentalement, il me semble que l'analyste est parfaitement autorisé à faire, en tout instant du déroulement du dialogue, des hypothèses interprétatives sur les événements observables (quitte à les remanier au besoin rétroactivement, à l'instar des participants eux-mêmes, à la lumière des événements subséquents), donc sur ce qui risque de s'ensuivre, et de confronter ensuite ces hypothèses avec ce que l'on constate effectivement en aval - cette attitude étant à la fois plus réaliste, et plus productive, que celle que préconise le PID.

2 - LES LIMITES DU PID

Remarque préliminaire : nous ne pouvons pas dans le cadre de cet article traiter en détail le problème, pourtant en l'occurrence crucial, du statut du *descripteur* d'une conversation, par rapport à celui de ses *participants* (ou plutôt, de ses différents types de participants). Signalons simplement que, par rapport aux intervenants, l'analyste est à la fois avantagé, et handicapé :

- avantagé parce qu'il est témoin plus "neutre" des événements conversationnels que ceux qui s'y sont trouvés "engagés" - sauf s'il a lui-même participé à la conversation en question -, et aussi plus attentif, plus vigilant (et en principe plus avisé) : ayant la possibilité de repasser n fois le film des dialogues à analyser, il voit ainsi apparaître bien des faits qui échappent à l'attention des participants oeuvrant "à chaud", sous le coup de l'événement (1) ;

- handicapé parce qu'il ne travaille qu'à partir de "traces", qui ne peuvent jamais recouvrir la totalité des faits pertinents. Tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que plus l'analyste dispose d'informations complètes sur le texte conversationnel (verbal et non verbal), et sur son contexte (en ce qui concerne en

particulier les caractéristiques et savoirs des participants), et mieux il sera à même de comprendre, donc de reconstituer, le déroulement du dialogue (2).

Selon la formule cette fois très juste de Marandin (1987b:361) : "le descripteur, pour décrire ou interpréter, a des ressources que les conversants n'ont pas (et inversement)". Mais ce n'est en tout état de cause qu'un interprétant parmi d'autres (3), qui a bien évidemment son mot à dire en matière d'interprétation des énoncés qu'il soumet à son investigation.

2.1 - Dire son mot sur l'interprétation des énoncés, c'est d'ailleurs une tâche que le linguiste a toujours considérée comme étant de son ressort. En analyse du discours, la grande affaire est bien de reconstituer des interprétations - de proposer d'un texte donné une lecture, construite à partir des signifiants constitutifs du texte lui-même, et des informations contextuelles pertinentes ; éventuellement, de confronter plusieurs lectures concurrentes ; et au-delà, d'établir les règles générales permettant d'effectuer les calculs interprétatifs adéquats (en d'autres termes : le travail du linguiste a toujours été de dégager des règles de correspondance entre signifiants et signifiés). Il est vrai que, traditionnellement, l'analyse du discours s'attache plutôt à des productions "monologiques" (imputables à un émetteur unique). Mais on ne voit pas au nom de quoi le linguiste devrait ascétiquement renoncer, dans le cas où il a affaire à des productions dialogales, à des privilèges interprétatifs qu'il a toujours assumés sans trop de mauvaise conscience (4).

Par ailleurs, comment peut-on prétendre que l'analyste est incapable de savoir (si ce n'est "de façon purement spéculative"), en face d'un énoncé donné, quels sont son contenu sémantique et sa valeur pragmatique, tant que L2 n'y a pas répondu - alors que pour pouvoir enchaîner adéquatement, L2 doit lui-même identifier ce contenu et cette valeur, un tel travail interprétatif ne pouvant se faire que sur la base de certains *marqueurs*, auxquels l'analyste a lui aussi généralement accès ? Dire qu'un énoncé ne peut être identifié par l'analyste comme un compliment que si L2 le traite comme tel, c'est oublier que L2 ne le traite comme tel que parce qu'il est identifiable comme un compliment (avec parfois une certaine marge d'incertitude, que peut aussi évaluer l'analyse).

Notons enfin que l'application du PID présuppose deux conditions, qui sont loin d'être toujours réunies :

(1) la valeur d'un énoncé ne se détermine dans cette perspective que rétroactivement - mais quand au juste, et à quel type d'unité s'applique le PID ?

Les choses ne sont pas à ce sujet très claires : Moeschler et Reboul déclarent qu'il vaut pour "tout constituant conversationnel" (échange, intervention, acte de langage" (1985:26), et Marandin, que tout "tour" de parole est concerné par ce principe "radical". Mais à ce compte, on en vient à admettre que l'interprétation du dialogue soit sans cesse différée, jusqu'au mot de la fin ... Si l'analyste se refuse à une telle abdication, il lui faut limiter l'application du PID aux interventions initiatives d'échange, ou du moins à celles qui n'ont pas de fonction clôturante au sein de l'échange (entendu comme la plus petite unité dialogale). C'est sans doute ce que signifie la formule genevoise selon laquelle on ne doit "faire démarrer une interprétation que sur un format rempli" (Auchlin 1986 : 172) : l'interprétation n'est que provisoirement suspendue, jusqu'à ce que s'achève l'échange. Mais cela suppose qu'une telle unité soit toujours clairement délimitée et que l'on puisse toujours savoir si un "format" est ou non "rempli" - ce qui est loin d'être toujours le cas (bien des interventions sont à la fois réactives et initiatives, et peuvent clore un échange tout en sollicitant une suite).

(2) Le PID permet donc simplement à l'analyste de reculer pour mieux sauter. Car on ne peut éternellement temporiser : il faut bien à un moment donné faire le saut interprétatif. C'est-à-dire que ce qui est refusé pour les interventions initiatives est nécessairement réintroduit pour les interventions réactives - à moins d'admettre (c'est le second présupposé du PID) que la valeur de celles-ci soit plus évidente, et immédiatement accessible, que l'interprétation de celles-là, ce qui est plus que douteux : Herbert dit ainsi des compliments (1989:5) qu'ils sont "immédiatement reconnaissables", et "facilement extraits du discours", alors que les réponses au compliment "présentent une plus grande variabilité dans la forme que les compliments". Semblablement, attendre de la réaction à un énoncé dont on se demande s'il s'agit d'une question ou d'une assertion (les cas d'hésitation de ce type sont bien attestés) qu'elle nous donne la solution du problème, c'est souvent se leurrer étant donné que ces deux actes de langage peuvent fort bien donner lieu à un enchaînement de même nature exactement. A défaut de spéculer sur les intentions de L1, on est donc amené à spéculer sur celle de L2, ainsi que le reconnaissent du reste Moeschler et Reboul (1985:26) : "Ce principe pose (...) que l'interprétation d'un constituant passe obligatoirement par l'interprétation des réactions à ce constituant, réactions exprimées dans le ou les constituant(s)

ultérieur(s). C'est dire qu'il s'agira d'une interprétation seconde, *l'interprétation que le conversationnaliste donne de l'interprétation de l'interlocuteur (5)*". Ce qui est contradictoire avec l'idée que le PID permettrait "d'éviter la prétention que pourrait avoir le conversationnaliste à parler à la place des interlocuteurs" (*ibid*:47, n. 5) - formule reprise d'ailleurs par Moeschler (1986:151-2) en des termes plus nuancés qui sonne comme un aveu : "Ce principe (...) permet, *ou tout du moins donne l'impression de permettre* (5), d'éviter de tomber dans le dilemme du point de vue à adopter lors de l'analyse de conversation (interne, i.e. à la place des protagonistes vs externe, i.e. en dehors de toute spéculation sur les intentions des interlocuteurs)".

Qu'il le veuille ou non, l'analyste ne peut échapper au travail d'interprétation : le PID est donc de ce point de vue illusoire (6).

2.2 - Il est aussi excessivement réducteur, c'est-à-dire que son application scrupuleuse interdit à l'analyste de rendre compte d'un grand nombre de faits et d'effets conversationnels pertinents : le souci d'objectivité descriptive se solde alors par une extrême pauvreté descriptive.

- Mentionnons d'abord le cas des échanges "tronqués" : l'intervention initiative n'est suivie d'aucune intervention réactive (absence de réponse à une question, évitement d'un compliment, etc ...) : est-ce à dire qu'il faille considérer dans ce cas l'intervention initiative comme nulle et non avenue, et comme échappant à toute interprétation possible ? Moeschler va jusque là : "tout le matériel sur lequel aucun enchaînement n'est produit (...) ne sera pas retenu, car l'absence d'enchaînement traduit une absence d'interprétation" (1987:139), faisant ainsi trop facilement bon marché des diverses motivations possibles de la troncature, et de ses divers effets (ils sont pourtant souvent loin d'être négligeables) sur le déroulement de l'interaction.

- Quand la réaction a bien lieu (le format est rempli), est-il légitime de l'assimiler à l'interprétation (la *seule* interprétation pertinente) de E1 ?

On a déjà souligné l'inadéquation de la formule : "l'interprétation de E1, *c'est* E2" : E2 n'est pas une interprétation, c'est un énoncé qui au mieux, présuppose une interprétation effectuée par L2 de l'énoncé précédent, en même temps qu'il en témoigne, mais indirectement. Or :

(1) Cette interprétation n'est pas forcément celle qui est attendue, prévue, voulue par L1, c'est-à-dire que les calculs interprétatifs effectués sur un même énoncé par L1 et L2 peuvent être sensiblement divergents : c'est le problème du *malentendu*, fréquemment attesté dans les conversations authentiques (comme dans les dialogues fictionnels), ainsi que le remarque Bange à propos d'un corpus de "consultation", "où l'observateur peut être surpris de l'accumulation des malentendus" (1987:VI), ce qu'il commente en ces termes : "Mais que fait-il, l'observateur, lorsqu'il parle de malentendu ? Ne devrait-on pas dire qu'il n'y a de problème de compréhension que lorsque les participants en perçoivent un et s'efforcent de le résoudre ?".

Il arrive en effet que le malentendu soit explicitement "traité" et négocié dans l'interaction. Mais il arrive plus souvent encore que ce malentendu soit, ou carrément non perçu, ou perçu par l'un et/ou l'autre des participants, mais qui ne juge(nt) pas utile d'en faire ouvertement état. L'observateur doit-il dans ces deux derniers cas renoncer à en rendre compte (7) ? Il me semble au contraire que s'il a la possibilité de le faire, il est en droit, face à un énoncé dont il a de bonnes raisons de penser qu'il prête à malentendu, de reconstituer hypothétiquement, à partir d'indices textuels et d'informations contextuelles, l'interprétation de L1, et de L2, et de mesurer la distance qui les sépare.

Remarques :

- De telles discordances interprétatives peuvent concerner non seulement le contenu des énoncés échangés, mais aussi tous les aspects du fonctionnement des conversations, comme les tours de parole (qu'est-ce qu'une interruption, sinon le fait que L2 s'empare de la parole quand L1 considère qu'il n'a pas terminé son tour - mais cette interruption, L2 peut la commettre en connaissance de cause, ou parce qu'il a mal interprété les indices produits par L1, ou l'organisation structurale du dialogue (voir Bouchard 1987 et 1988 sur le problème des "conflits de structuration").

- Le malentendu (désaccord sur l'interprétation d'un même événement conversationnel) n'est qu'une des formes que peut prendre le désaccord entre L1 et L2. Même en l'absence de tout décalage interprétatif, il peut y avoir discordance entre les *attentes* de L1 et la réaction effective de L2. Par exemple, une question "orientée" (grâce à certains marqueurs spécifiques) dans un sens donné (positif ou négatif) obtiendra généralement une réponse conforme à cette orientation (Sacks 1987:57), mais il arrive aussi, quoique plus rarement (ce n'est pas un choix

"préférentiel") que soit contrariée l'attente suscitée par cette question. Exemple (la scène se passe lors d'un oral d'agrégation) :

L'examineur : "Mademoiselle excusez-moi de cette interruption mais est-il vraiment nécessaire, pour décrire les labio-vélaires en latin, d'évoquer *in extenso* le système en grec ?

La candidate : Ben oui ! (...)"

Or, pour rendre compte du caractère "marqué" ou non de l'enchaînement, il faut bien faire au préalable certaines hypothèses sur les attentes de E1 (i.e. : de L1 produisant E1), donc de faire "démarrer l'interprétation" de E1 avant la réalisation de E2.

(2) L'interprétation dont témoigne l'enchaînement n'est donc pas forcément conforme au projet signifiant de L1. Mais ce n'est pas non plus forcément l'interprétation reconstruite *effectivement* par L2, qui peut *feindre*, pour différentes raisons d'ordre stratégique, une interprétation dont il sait bien qu'elle n'est pas la bonne. Il n'est donc pas exact que L2, comme le voudrait Marandin, "montre toujours (implicitement ou explicitement) son interprétation de E1 en produisant E2" ; ce qu'il montre, c'est seulement l'interprétation qu'il *prétend* avoir effectué de E1 :

"Hearer's spoken response is hardly an infallible guide to what a previous speaker's utterance was actually heard as" (Toolan 1984:256).

Le PID est réducteur dans la double mesure où il prive l'analyste de la possibilité de rendre compte d'un grand nombre de malentendus, et de la plupart des cas d'exercice de la mauvaise foi dans l'interprétation (car il est rare que cette mauvaise foi fasse l'objet de la part des protagonistes d'un commentaire méta-communicatif).

(3) D'autre part, on sait qu'en vertu du principe de "pertinence conditionnelle", chaque intervention crée sur la suite un certain nombre de contraintes. Mais l'enchaînement observable, qui présuppose une interprétation parmi d'autres possibles, constitue lui aussi un possible parmi d'autres. *Il ne prend donc sens qu'au sein du paradigme des enchaînements virtuels autorisés*, et par rapport à ceux qui ont été éliminés : il est donc contestable qu'"un coup qui n'est pas joué dans une partie d'échecs ne compte pas dans le déroulement de la partie", et dans les conversations, bien des choses doivent être considérées comme "pertinentes" qui, sans se réaliser positivement, s'y trouvent inscrites en négatif (en

bonne linguistique "classique", on sait que la valeur de toute unité actualisée dépend à la fois des relations syntagmatiques - *in praesentia* - qui la lient à son contexte, et des relations paradigmatiques - *in absentia* - qu'elle entretient avec celles qu'elle a de par sa présence éliminées).

(4) Enfin, l'enchaînement valide et ratifie une partie seulement des significations potentielles de l'énoncé précédent. Mais cela ne veut pas dire que les contenus négligés soient nuls et non avenus : ils peuvent être récupérés ultérieurement ou même, sans être jamais traités effectivement, ils peuvent agir subrepticement, et jouer un certain rôle au niveau de la structure profonde de l'interaction - donc en un sens "contribuer à l'accomplissement de la conversation". Ainsi : ce n'est pas parce qu'un énoncé possédant une valeur complimenteuse virtuelle n'est pas officiellement traité comme un compliment qu'il n'agit pas "quelque part" comme un compliment.

Pour illustrer plus concrètement ces différentes critiques, je vais en effet reprendre ici l'exemple d'un type d'intervention initiative sur lequel j'ai personnellement travaillé : le compliment. En vertu du PID, un énoncé produit par L1 sera catalogué comme un compliment si et seulement si L2 y répond comme à un compliment. Mais outre qu'elle admet l'existence pourtant problématique d'une catégorie clairement identifiable de "réponse-à-un compliment" (établie sur une base autre que celle que propose quant à lui Herbert (1989), à savoir de les identifier simplement comme "ce qui suit un compliment identifiable", car on serait alors en pleine circularité), cette attitude est pitoyablement réductrice. En effet :

(1) Etant donné les difficultés (pour différentes raisons envisagées dans Kerbrat-Orecchioni 1987) que pose parfois l'identification de la valeur complimenteuse potentielle d'un énoncé donné, cette valeur peut donner lieu à des divergences interprétatives entre L1 et L2,

- soit que L2 traite comme un compliment un énoncé dont on a de bonnes raisons de penser que sa valeur laudative a échappé à L1

(Empruntons à Marandin cet exemple d'un échange entre L1 et L2, tels que l'interlocutrice L2 est sensiblement plus âgée que L1 :

L1 - "Son nom ne me revient pas c'est un type il a notre âge

L2 - ah Paul tu es mon homme aujourd'hui" <rires> :

Pour Marandin, en vertu du PID, l'intervention de L1 est sans conteste un compliment puisque ce statut lui est octroyé par L2, ainsi qu'en témoigne sa réaction de joyeuse reconnaissance. Mais il n'est tout de même pas non pertinent de se demander (même si l'on ne dispose pas toujours des

éléments de réponse) si cette valeur a été prévue et voulue par L1, ou s'il s'agit plutôt d'un compliment involontaire).

- soit qu'à l'inverse L2 perçoive comme un non-compliment, voire comme un anti-compliment un énoncé voulu flatteur par son énonciateur.

S'il est en mesure de faire à ce sujet des hypothèses raisonnables, on ne voit pas au nom de quoi l'analyste devrait s'interdire de rendre compte de tels décalages interprétatifs, et n'envisager que les seuls cas où un malentendu potentiel est explicitement négocié dans l'interaction (par des formules métacommunicatives telles que, pour L1 : "c'est pour moi un compliment", ou pour L2 : "dois-je le prendre comme un compliment ?").

(2) Soit encore cet exemple de Marandin (1987a:86-8) :

L1 - "Tu as un splendide pull-over
L2 - C'est Nicole qui me l'a tricoté",

à propos duquel il nous est dit que "le compliment n'a pas lieu dans l'interlocution", puisque l'énoncé initiatif est traité par L2 comme une question indirecte (demande de commentaires) : cette analyse peut sembler bien contestable. Nul doute en effet ici que le compliment *a eu lieu* (il est *advenu* dans l'interaction), et que L2 l'a effectivement identifié, même s'il néglige de le "relever" - c'est-à-dire s'il adopte en l'occurrence face au compliment (pour différentes raisons envisagées elles aussi dans Kerbrat-Orecchioni 1987), l'une des formes possibles et bien attestées (mais il en est d'autres que la technique du commentaire) de ce qu'on peut appeler les stratégies d'"évitement".

En d'autres termes : ce n'est pas parce que le récepteur d'un compliment y fait la sourde oreille (en apparence : il ne l'enregistre pas, et ne le "traite" pas dans l'interaction), que le compliment n'est pas perçu par L2, donc qu'il *n'agit* pas d'une manière ou d'une autre dans le déroulement de l'interaction (cf. encore Herbert : "An utterance always has multiple interpretations and the interpretation they use as a basis for their response may not be the one that affects them").

(3) Envisageons maintenant le cas, que l'on peut dire "normal", où l'échange s'effectue sans malentendu, ni mauvaise foi :

- L1 produit un énoncé qu'il estime être un compliment
- et L2 le prend et le traite comme tel.

Ce qu'il est alors intéressant d'observer, c'est le choix qu'effectue L2 au sein du paradigme des enchaînements possibles, et la signification interactionnelle de ce choix. Exemple :

L1 - "Quand je suis à côté d'une jolie femme ça m'intimide"

L2 - Vous dites ça pour me faire plaisir" (Gildas Bourdet, *Attention au travail*)

Quel est exactement l'antécédent du démonstratif "ça" dans l'intervention réactive ? C'est un contenu propositionnel global - mais non point le contenu littéral de l'énoncé précédent, dont on ne voit guère en quoi il serait susceptible de "faire plaisir" à L2. Cet anaphorique représente en fait une proposition telle que / je suis à côté d'une jolie femme /, donc en vertu de considérations situationnelles / vous êtes une jolie femme /, mineure élidée d'un syllogisme dont "quand je suis à côté d'une jolie femme ça m'intimide" constitue la majeure, et qui permet de "pertinentiser" un énoncé trop général pour l'être en suffisance. Notons au passage que c'est seulement dans la mesure où L2 est du sexe féminin que l'énoncé de L1 peut apparaître comme un compliment (indirect). Supposons que L2 soit un homme : l'enchaînement "vous dites ça pour me faire plaisir" devient dans ce cas plus difficilement interprétable, et il est en tout état de cause incapable de transformer rétroactivement en un compliment l'énoncé précédent. C'est que le statut pragmatique de cet énoncé dépend exclusivement de ses caractéristiques intrinsèques, ainsi que de certaines données contextuelles ; et qu'il n'est donc pas nécessaire d'attendre l'enchaînement pour le déterminer : C.Q.F.D.

Cela étant dit, l'enchaînement produit par L2 peut donc être caractérisé comme suit :

- L2 perçoit, enregistre, relève, donc ratifie le compliment - ce qu'elle n'était pas véritablement tenue de faire puisqu'il s'agit en l'occurrence d'un compliment implicite, quoique évident (et évidemment voulu par L1) : c'est sur la mineure sous-entendue qu'elle choisit d'enchaîner, et sur la valeur complimenteuse de l'énoncé précédent que se focalise l'activité interprétative et réactive de L2.

- Pour compenser une telle audace, L2 choisit, dans le paradigme des enchaînements permis après un compliment, une formule relevant de la catégorie générale "contestation de la sincérité du complimenteur" ("vous dites ça pour me faire plaisir" = *seulement* pour me faire plaisir, et non parce que vous le pensez pour de bon), laquelle est une forme de rejet - mais qui ne constitue pas, tant s'en

faut, la forme la plus radicale que peut prendre le rejet : ce type de réponse n'exprime qu'un rejet provisoire, qui appelle une dénégation, et fonctionne indirectement comme une demande (de protestation de sincérité, et de réassertion du compliment).

- En outre, parmi les diverses possibilités de réaliser en surface l'acte de "contestation de la sincérité du complimenteur" (p. ex. : "Flatteur !", "Vous dites ça à tout le monde", etc.), L2 choisit une formulation particulièrement engageante, dans la mesure où elle véhicule le sous-entendu / ça serait susceptible de me faire plaisir /, voire / ça me fait plaisir /, et constitue donc au-delà de sa valeur apparente de rejet, un aveu implicite du fait que le compliment a bel et bien "réussi".

(4) Notons enfin à propos de cet exemple que la réplique de L1 comporte l'inférence / je suis un grand timide /, qui bien que non traitée dialogalement (elle ne sert de base à aucun enchaînement, ni immédiat ni différé), n'est pas pour autant dénuée de toute pertinence : elle s'inscrit, dans l'ensemble de cette interaction que l'on peut grossièrement qualifier de "scène de drague", parmi l'ensemble des procédés visant à rassurer L2, et à neutraliser partiellement le caractère potentiellement menaçant et offensif de la plupart des actes produits par L1 dans le cadre de cette visée séductrice.

Tous les contenus pertinents ne sont pas, loin de là, exploités dans l'enchaînement dialogal : inscrits dans le filigrane du texte échangé, ils peuvent néanmoins jouer subrepticement un rôle non négligeable dans le déroulement de l'interaction, et en particulier dans la construction de la relation interpersonnelle.

3 - CONCLUSIONS

J'espère avoir au moins suggéré l'idée - car pour la démontrer de façon plus convaincante, il faudrait procéder à l'analyse d'échantillons de dialogues plus étendus que les quelques exemples qui ont pu être mentionnés dans le cadre de cet article - que si l'analyste restreint l'interprétation de E1 à celle qui fonde l'enchaînement E2, il risque de passer à côté d'un grand nombre de faits interactionnellement pertinents (et même dans certains cas, de l'essentiel) ; et qu'il est légitime et nécessaire d'envisager d'autres interprétations de E1 que celle que Marandin dit justement "active" (i.e. activée par la réaction de L2). Il est vrai qu'en matière d'enchaînement, c'est L1 qui propose, mais L2 qui dispose (et en

particulier, comme l'a bien montré Roulet, de la "complétude interactionnelle") ; mais si c'est bien en T2 que sont sanctionnées les virtualités qui s'offrent en T1, ce n'est que par rapport à cet ensemble de virtualités que prend véritablement sens ce qui advient en T2. L'attitude descriptive, aussi rassurante soit-elle et séduisante en apparence, qui consiste pour l'analyste à abdiquer au profit de L2 tous ses droits à l'interprétation, est en réalité difficilement tenable.

S'agissant de textes dialogués, le travail du descripteur est d'autant plus complexe qu'est plus grand le nombre des parties en présence (car les "calculs interprétatifs" à effectuer se multiplient d'autant), mais il ne diffère pas en nature de celui qu'il est de tradition qu'il accomplisse sur les discours monologiques :

(1) En T1 (où E1 vient d'être produit), il revient à l'analyste de reconstituer par hypothèse la ou les valeur(s) que L1 attribue à son propre énoncé, lesquelles peuvent être différentes de celles qu'il désire que L2 lui attribue (car L1 peut comme L2 être de mauvaise foi (8)) ; éventuellement, d'envisager d'autres lectures possibles de E1 (plus ou moins vraisemblables et naturelles selon son contexte d'occurrence) ; et sur cette base, de déterminer les *attentes* de L1 concernant E2, et d'effectuer des *prévisions* (hiérarchisées elles aussi) sur les différentes possibilités d'enchaînement).

(2) En T2 (où E2 vient d'être produit), il s'agit de reconstituer, par hypothèse toujours, l'interprétation, ou les interprétations, que L2 a assignée(s), ou feint d'assigner, à E1 ; le choix qu'il a fait dans le paradigme des enchaînements possibles, et la signification stratégique d'un tel choix. Il est alors possible d'évaluer s'il y a eu ou non coïncidence entre les interprétations de L1 et de L2 (et éventuellement, entre leurs interprétations réelles et "jouées"), et de voir les effets qui en découlent (9).

La tâche n'est pas mince, et elle ne peut pas toujours être menée à bien - car le descripteur ne dispose pas toujours des données contextuelles nécessaires à l'effectuation de ces différents "calculs" : force lui est parfois de se rabattre sur le PID (10), qui apparaît alors plus comme un garde-fou et un pis-aller que comme un principe déontologique devant être généralisé même aux cas (ils sont heureusement nombreux) où l'analyste a en main toutes les cartes lui permettant de réaliser le programme descriptif esquissé ci-dessus ; programme qui doit en tout état de cause être reconnu comme constituant l'objectif idéal vers lequel a vocation de tendre (sans tomber bien sûr dans ce subjectivisme interprétatif tant redouté par certains) l'analyse de tout dialogue.

Le descripteur d'une interaction est donc à la fois un interprétant parmi d'autres, et aussi un "*archi-interprétant*" (11), qui doit effectuer pas à pas des *hypothèses sur les hypothèses* interprétatives faites par les différents acteurs qui se trouvent "engagés" dans ce processus dynamique qu'est la construction collective, et parfois conflictuelle, d'un texte dialogué.

NOTES

(1) Cf. Bouchard 1988:105-6.

On sait par exemple que nombre de "ratés" (chevauchements, reprises, etc.) passent inaperçus dans le déroulement réel d'une conversation, et même à la première écoute de la bande d'enregistrement - ce qui pose d'ailleurs le problème de savoir quel statut il convient d'accorder à tous ces menus événements "not noticed".

(2) Notons que la position de l'analyste n'est pas la même selon qu'il travaille sur des conversations authentiques (donc sur un texte qui ne lui est en rien destiné - sauf le cas où il a été lui-même au préalable partie prenante dans cette conversation), ou sur des dialogues fictionnels (romanesques, théâtraux, cinématographiques) : il n'est alors qu'un lecteur ou un spectateur parmi d'autres, c'est-à-dire que le texte est *aussi* fait pour lui. Dans le premier cas, l'analyste s'immisce par effraction dans le circuit communicatif, alors qu'il y est dans le second admis d'entrée.

(3) Ainsi que le note Flahault (1983:3), le travail de l'analyste ne fait que prolonger et approfondir celui du participant : reconstitution de la structuration, supputations à partir des indices de changement de tour, calcul interprétatif des énoncés qui lui sont soumis ..., toutes ces tâches que le participant effectue sur un mode généralement implicite, le descripteur doit les accomplir à son tour de façon explicite et méthodique. Remarque similaire chez Conein (1987:10-11) : la différence entre analyste et participant s'estompe "si l'on fait de l'interprétation de l'analyste, comme chez Alfred Schutz, une schématisation de l'interprétation de l'agent", et si à l'inverse on se souvient qu'il arrive aux participants d'adopter dans l'interaction une attitude de distance "méta" qui s'apparente à celle de l'analyste.

(4) Moeschler établit quant à lui (1986:152) une distinction, et même une opposition radicale, entre l'attitude du "conversationnaliste ou de l'analyste du discours", et celle du "pragmaticien de l'énoncé", lequel a le droit de faire des hypothèses interprétatives (voir en effet celles qu'il se permet plus loin - p. 163 -, en tant sans doute que "pragmaticien", de l'énoncé "André Chausson donc c'était un écrivain très engagé"), alors que de telles hypothèses sont interdites aux conversationnalistes ... mais cette distinction est mes yeux bien arbitraire.

(5) C'est moi qui souligne.

(6) Illusion du même type que celle qui avait cours naguère chez certains sémanticiens : pour éviter le péché d'introspection, on ramène le sens d'un mot à sa distribution, plus objectivement observable, et le tour est joué ... en apparence du moins : car la démarche est circulaire, et en fait, elle ne permet nullement d'échapper aux fourches caudines de l'interprétation.

- (7) Voir aussi sur ce problème Heddesheimer et Roussel (1986:48-9).
- (8) Voir là-dessus notre *Implicite* (1986:chap. 5).
- (9) Il faudrait en outre tenir compte des autres participants éventuels à l'interaction - témoins ou "co-interprétants" (Grunig et Grunig 1985) - dont les calculs peuvent diverger de ceux de L1 et L2, mais venir infléchir le travail interprétatif des participants "actifs".
- (10) Conein remarque semblablement (1987:61) que l'importance qu'il convient d'accorder à l'enchaînement varie selon que le contexte est ou non disponible à l'analyste.
- (11) En termes empruntés à R. Martin (1987:173), on dira qu'il revient au "linguiste omniscient" de reconstituer les "univers de croyance" des différents participants et les valeurs des énoncés produits relativement à ces différents univers.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AUCHLIN, A.	1986	"Complémentarité des structures thématiques et fonctionnelles pour l'accès aux interprétations dans le discours", <i>Cahiers de linguistique française</i> 7:169-188.
BANGE, P.	1987	"Introduction" à Bange P; (éd.) 1987:IX-XXI.
BANGE, P. (éd.)	1987	<i>La dame de Caluire : une consultation</i> , Berne : Peter Lang.
BOUCHARD, R.	1987	"Structuration et conflits de structuration", in Cosnier J., et Kerbrat-Orecchioni C., (éds) : <i>Décrire la conversation</i> , Lyon : P.U.L., 73-104.
	1988	"La conversation-palimpseste", in Cosnier J., Gelas N., et Kerbrat-Orecchioni C., (éds) : <i>Echanges sur la conversation</i> , Paris : éditions du CNRS, 105-121.
CONEIN, B.	1987	"Présentation" de <i>Lexique</i> 5:7-13.
FLAHAULT, F.	1982	"Sur le rôle des représentations supposées partagées par la communauté", <i>Connexions</i> 38:31-37.
GRUNIG, B.N. et GRUNIG, R.	1985	<i>La fuite du sens. La construction du sens dans l'interlocution</i> , Paris, Hatier.
HEDDESHEIMER, C. et ROUSSEL, F.	1986	"Essai d'analyse discursive d'un séminaire", <i>Verbum</i> , t. IX fasc. 1:29-59.

- HERBERT, R.K. 1989 "The ethnography of English compliments and compliment response : a contrastive sketch", in Olesky, W. (éd.) *Contrastive Pragmatics*, Amsterdam/Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 3-35.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. 1986 *L'Implicite*, Paris, A. Colin.
- 1987 "La description des échanges en analyse conversationnelle : l'exemple du compliment", *DRLAV* 36-37 : 1-53.
- MARANDIN, J.M. 1987a "Des mots et des actions : "compliment, "complimenter" et l'action de complimenter", *Lexique* 5:65-99.
- 1987b ""C'est pour ça que je viens vous voir". Description de l'interaction dans la conversation", in Bange P., (éd.) 1987:361-378.
- MARTIN, R. 1987 *Langage et croyance*, Bruxelles, Pierre Mardaga.
- MOESCHLER, J. 1986 "Connecteurs pragmatiques, lois de discours et stratégies interprétatives : *parce que* et la justification énonciative", *Cahiers de linguistique française* 7 : 149-167.
- 1987 "Structure, dynamique et complétude conversationnelles", in Bange, P. (éd.) 1987:123-156.
- MOESCHLER, J. et REBOUL, A. 1985 "Ambiguïté et stratégies interprétatives dans *L'Ecole des maris*", *Cahiers de linguistique française* 6, 11-48.
- ROULET, E. et al. 1985 *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne : Peter Lang.
- SACKS, H. 1987 "On the preferences for agreement and contiguity in sequences in conversations", in Button, G. et Lee, J.R.E. (éds) : *Talk and Social Organization*, Clevedon Philadelphia : Multilingual Matters Ltd (Intercommunication Series 1), 54-69.
- SCHEGLOFF, E. et SACKS, H. 1973 "Opening up closings", *Semiotica* 8 (4) : 289-327.
- TOOLAN, M. 1984 "Ruling out rules in the analysis of conversation", *Journal of Pragmatics* 13 (2), 84 : 251-274.